

## Qui a peur de John Cowper Powys? Portrait<sup>1</sup>

C'EST UN MISANTHROPE invétéré mais doué d'un tempérament enjoué hors du commun. Dans chaque phrase qu'il formule on trouve une indomptable fraîcheur et un désir intact de liberté qui rappellent les gentlemen-farmers vigoureux du temps jadis. John Cowper Powys était aussi un homme ayant une passion toute particulière pour les longues promenades solitaires, plongé dans ses pensées et d'extravagantes rêveries, qu'il faisait de préférence dans de sauvages landes ouvertes à tous les vents ou de vastes tourbières, marquant la mesure avec son bâton de chêne, fidèle et magique compagnon de ses flâneries.

La question que ne peut s'empêcher de poser le lecteur<sup>2</sup> séduit et subjugué n'est pas si simple: est-il possible que quelqu'un sache donner de lui-même une image vraie et authentique, qu'il puisse cerner ses imperfections et ses défauts déplaisants, tout en mettant en évidence, sans s'en vanter, ses qualités? Lorsque Powys écrit sur lui-même—avec une forme particulière de mégalomanie auto-accusatrice—il ne s'agit pas seulement d'être fidèle à la vérité pour ce qui est des événements qui l'ont formé. Il se transforme en une figure créée, il fait de lui-même une figure mythique, drapée dans sa propre mythologie difficile à fixer.

John Cowper Powys (1872–1963) vient d'avoir 60 ans quand il commence à écrire ses mémoires, dans sa maison près de la rivière Agawamuk—où, comme il le dit lui-même: “tapi dans les collines de l'État de New York, j'évoque ces souvenirs”<sup>3</sup>. Méthodique et minutieux, pour ne pas dire pédant, il éveille ses souvenirs et les exprime dans des formules distinctives et vigoureuses.

---

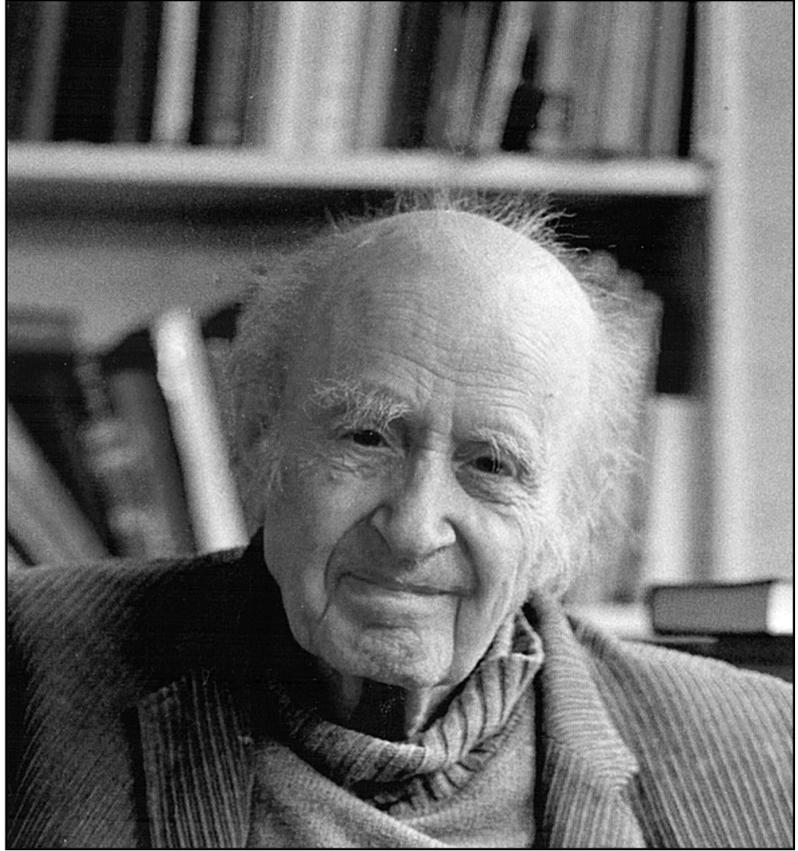
<sup>1</sup> Article communiqué par Lars Gustaf Andersson, paru dans *Tidningen Kulturen*, août 2009. Traduction d'Ervin Rosenberg, dont je salue ici le travail effectué pour les lecteurs français de *la lettre*.

<sup>2</sup> ... de *Själviografen*, tr. Sven Erik Täckmark et Mikaël Nydahl, Ariel Förlag, Stockholm, 2009, traduction suédoise d'*Autobiographie*.

<sup>3</sup> *Autobiographie*, Gallimard, tr. Marie Canavaggia, 1965, p.21.

C'est avec une abondance de détails—à cet égard il peut parfois rivaliser avec Marcel Proust, athlète de la mémoire du modernisme—que John Cowper Powys écrit *Autobiographie*, cette œuvre colossale que l'on vient de publier en suédois dans une impressionnante traduction<sup>4</sup> de Sven Erik Täckmark et Mikael Nydahl d'une rare empathie

Les années trente ont à peine commencé quand il se met à écrire ses mémoires. Achievé, le volume comptera près de sept cents pages serrées, marquées—malgré le désir du flagellant se lacérant en avouant ses vices abjects et se dénigrant—par une humeur endiablée et une joie de raconter que Powys ne réussit jamais, ou plutôt n'a pas la moindre envie, de réprimer.



Sven Erik Täckmark  
photo © Marcus Harling

Margaret Drabble caractérise *Autobiographie* comme étant “parmi les mémoires les plus excentriques jamais écrites”. Et on aurait vraiment du mal à s'inscrire en faux contre cette observation.

John Cowper Powys n'est pas homme à se ménager ou à se présenter si peu que ce soit sous un jour trop favorable. Le but, pour pervers et provocant qu'il soit, paraît être tout le contraire. Du premier tiers de son autoportrait ressort l'image d'un garçon, d'un jeune homme, aux traits presque brutaux. Il est hanté par des tendances sadiques, il a un penchant déplaisant pour l'obséquiosité servile et du goût pour les brimades, sa folie érotique prend parfois une forme horrible et délicieusement repoussante. Plus tard il apprendra à réfréner, ou plutôt à canaliser ses pulsions. Sa façon de dépeindre sa sexualité exigeante et provocante fait penser à la description des sauvages passions de l'adolescence qu'on rencontre chez un Axel Sandemose<sup>5</sup>.

Il commence le récit de sa vie par les premiers souvenirs qu'il a du Derbyshire, où son père, Charles Francis Powys, était “pasteur de sa paroisse” dans le petit village de Shirley. Quand Powys a sept ans—“renfrogné, éperdu, misérable, révolté”<sup>6</sup>—son père est nommé vicaire, et la famille s'installe dans Rothesay House à Dorchester.

<sup>4</sup> Voir *la lettre powysienne* n°17.

<sup>5</sup> Écrivain norvégien d'origine danoise (Nykøbing, Danemark, 1899-Copenhague 1965) qui a formulé la loi de Jante, en 1933.

<sup>6</sup> *Autobiographie*, p.31

La mère de la marmaille, onze frères et sœurs, n'est pas mentionnée une seule fois—pas même son nom—dans le gros volume, exception faite de la dédicace ambiguë: "A Mary Cowper Powys dont j'ai suivi l'esprit dans la seule réticence de ce livre", ce qui ne se comprend que si on pense que réticence veut dire ici qu'il parle de tout et de rien, sauf justement de sa mère.

Après ses années d'école, qu'il trouve fastidieuses, extrêmement pénibles et totalement inutiles, il est envoyé—selon les exigences de la tradition familiale—à Corpus Christi, Cambridge. Il ne trouve cependant pas sa voie à l'université non plus, et ne s'insère dans aucun des différents groupes qui s'y forment. Il ne s'intéresse pas aux sports, n'est pas un bûcheur acharné, n'est ni fainéant ni buveur, et ne peut donc passer pour un dandy blasé.

La solitude, l'isolement qu'en règle générale il voit comme son destin, est sous bien des rapports un exil intérieur librement choisi. Sa vraie vie est en réalité dans la pensée, dans les fantaisies bouleversantes qui bouillonnent en lui aussitôt qu'il relâche la maîtrise de sa conscience. C'est aussi, sans aucun doute, une attitude plus ou moins nécessaire pour préserver et protéger une nature extrêmement sensible. Et cela fait en même temps fonction de barricade mentale pour garder intactes ses particularités.

Powys est pris dans une lutte intérieure, même s'il essaye d'en minimiser l'importance. Il résiste et tâche de maîtriser ses passions et pulsions obscures qu'une part de lui même voit comme destructrices, alors qu'une autre part de son être les considère comme stimulantes et positives. À un endroit il écrit, par exemple:

Si un lecteur en lisant ces lignes (tous les lecteurs ne sauraient, en effet être sains d'esprit) reconnaît un mal dont son propre cerveau est frappé, puisse-t-il reprendre courage. Je suis arrivé—et sans l'aide d'aucun psychiatre—à trouver plusieurs stratagèmes pour nettoyer mon esprit.<sup>7</sup>

Powys doit sans doute être qualifié 'd'éroticiste', et en outre—dans sa maturité—de pornographe au goût délicat; sa sexualité est d'un genre douteux et prohibé, et—pour certains, je pense—choquant. Avec une exactitude extatique et une subtile avidité il se livre à sa sexualité, qui, du moins à cette époque, reste la plupart du temps irréalisée. Quand il s'installe à Brighton, où lui—l'éroticiste sans cesse à la recherche de "sylphides"—travaille comme une sorte d'enseignant itinérant dans les écoles pour jeunes filles des environs, son plus grand plaisir, dominant tous les autres—et qui bientôt se transformera en obsession—est de lorgner les jeunes personnes qui prennent le soleil sur le rivage. Ce sont leurs bras et leurs jambes—"J'adorais les jambes des jeunes filles, leurs chevilles, leurs cous, leurs nuques"<sup>8</sup>—qu'il évalue avec le regard du véritable connaisseur, et qu'ensuite il livre en pâture à ses fantaisies.

Plus tard—il a déjà la trentaine—son goût érotique et ses pulsions se manifestent autrement, se concrétisent. Il entretient de longues relations avec des prostituées—par exemple Lily à Londres—que son imagination transforme en des êtres autres, loin des clichés. Insincérité romantique, ou—ce que je suis enclin à croire—manifestation de sa propre personnalité qui, au fond, n'est que bonté, il voit en Lily une sorte d'innocence sans affectation. "Il va de soi qu'elle me berna tant et plus"<sup>9</sup>, constate-t-il laconiquement, ajoutant: "Jamais personne

---

<sup>7</sup> Ibid., p.227

<sup>8</sup> *Autobiographie*, p.254

<sup>9</sup> Ibid., p.310

ne m'a fait l'effet d'être plus 'comme il faut' ", et il continue "je ne la connaissais depuis guère plus de huit jours quand les sentiments pervers qui m'avaient poussé vers elle s'idéalisèrent pour se transformer en une inclination romantique qui m'inspirait des transports délicieux."<sup>10</sup>

Le modèle semble toujours être le même: tant que les jeunes femmes, les "sylphides", ne vivent que dans son imagination, elles sont l'objet de débauches imaginaires on ne peut plus grossières et plus basses, mais aussitôt qu'il a des relations intimes avec une femme, ses fantaisies, plus d'une fois teintées de sadisme, se changent en une douceur et une sollicitude qui envahissent tout son être. De toute façon, on ne peut s'empêcher de constater que son attitude envers les femmes—envers la sexualité en tant que telle—est une chose singulièrement complexe et psychologiquement inextricable. Tout comme pour sa mère, dont il tait jusqu'au nom, sa femme reste une figure anonyme tout au long d'*Autobiographie*. Elle lui donne un fils, ensuite discrètement elle disparaît dans l'épais volume sans laisser de trace.

Il est facile de voir sa sexualité comme une part de son dispositif de sécurité, de sa puissante défense, destinée à mettre à l'abri sa propre personnalité. Dans son imagination exubérante et le vaste monde de ses pensées il est toujours libre et inaccessible: il est maître et de lui-même et de son milieu. Dans la réalité, dans le monde de tous les jours, son hypersensibilité est à découvert. Il est vulnérable, transformé en proie sans défense.

Pendant son séjour à Brighton il étend ses activités d'enseignant en devenant conférencier dans le cadre des 'University Extension lectures'. Bientôt il parcourra toute la Grande-Bretagne et donnera un nombre incroyable de conférences sur les sujets les plus variés. Semblable mission d'éducation populaire sera son gagne-pain proprement dit pendant des dizaines d'années, même après son départ en 1904 pour les Etats-Unis, où il restera non moins de trente ans. Le travail d'écrivain, auquel instinctivement mais avec certitude il se sent destiné et voué, se déroule longtemps avec peine. Il a du mal à trouver une forme et un style à lui. Malgré son énorme productivité, qui en principe embrasse tous les genres littéraires connus, ce n'est qu'après avoir passé la soixantaine que John Cowper Powys écrira ses principales œuvres. On tient *Les Enchantements de Glastonbury*, publié en 1932—donc deux ans avant *Autobiographie*—pour son ouvrage le plus achevé du point de vue littéraire. Il fait partie des "Wessex novels" parmi lesquels Powys compte *Wolf Solent*, qui a été traduit en suédois. Au sujet de ce flux presque inconcevable de romans, il écrit dans *Autobiographie*:

Ce n'est ni à Harry, ni à Bernie, ni à Louis, ni à Ralph, ni à aucun de mes frères que je dois un premier net encouragement à écrire, sous le signe de Pantagruel, de Tristram Shandy et de don Quichotte, ce roman mystico-humoristique qui représente aujourd'hui l'ambition dominante de mes trois fois vingt ans.<sup>11</sup>

Mais le plus charmant, humainement le plus désarmant, et également le plus facilement accessible parmi les livres de John Cowper Powys est sans aucun doute *Autobiographie*. Il est marqué par un respect sympathique et une

---

<sup>10</sup> Ibid., p.310

<sup>11</sup> *Autobiographie*, p.283. En fait Powys ajoute immédiatement "Cet encouragement, je le dois au seul 'Catholique.'" Ce "Catholique" était un ami proche, John William Williams. [Ed.]

identification avec les différentes phases de développement par lesquelles il a passé durant sa vie. Il reste fidèle à la personne qu'il était dans sa jeunesse. Il ne veut ni expliquer ni excuser, ni atténuer ni cacher ses embarras et ses erreurs. Au contraire, il les met en évidence, se sent fier de ce qu'il a fait, et cherche plutôt à expliquer ses comportements et idiosyncrasies. Une attitude pour le moins insolite parmi les mémorialistes. Au beau milieu du gros volume Powys commente son procédé comme suit:

Il importe avant tout, lorsqu'on écrit son histoire, de ne pas chercher à lui donner l'unité qu'on lui trouvera plus tard. Pour offrir quelque ressemblance avec la réalité, l'histoire d'une vie humaine doit avancer et reculer capricieusement, vaciller, voleter, s'engager dans mille chemins de traverse.<sup>12</sup>

Et en effet, *Autobiographie* est riche à déborder de toutes sortes de contradictions et de paradoxes. La cohérence et une logique à toute épreuve ne sont pas de nature à intéresser son auteur. Sa voie est sans conteste balisée d'autres points de repère que ceux employés par un géomètre; son idéal a toujours été la libre et insouciant flânerie du vagabond. C'est un homme de raison gouverné par ses émotions, un recenseur pointilleux des sentiments tumultueux.

Dans un sens, c'est justement par ses paradoxes audacieux et incompatibilités internes que ce livre exerce un pouvoir incessant de séduction. Powys est un élitiste mais en même temps un zélé de l'éducation populaire, un croyant sincère et en même temps un païen, un aristocrate de l'intelligence, mais qui déteste toute forme d'orgueil et de prétention, un misanthrope, mais toujours affable avec les étrangers et les gens qu'il rencontre; il vante la vie rangée, mais tient les vagabonds et leurs manières de vivre en haute estime.

À quel point le portrait que Powys donne de lui-même dans *Autobiographie* diffère de celui que d'autres ont fait de la personne qu'il était réellement ressort clairement de la description par laquelle Sven Erik Täckmarck résume l'impression de l'homme qu'il a coudoyé pendant sa visite de huit jours chez Powys en 1938, après le retour de celui-ci des Etats-Unis dans les Iles britanniques:

De son affabilité, de sa compassion pour les humiliés, les laids et les pauvres, pour tous ceux échoués dans la misère—de tout cela j'ai eu beaucoup de preuves et de témoignages au cours de ces huit jours chez lui. Je me souviens de lui comme d'un homme de haute stature aux cheveux gris bouclés—une vraie crinière—enveloppé dans une grande pèlerine noire, les pieds dans d'énormes brodequins, coiffé d'un grand chapeau. Le long des rives de la Dee et sur les collines où nous avons flâné des heures tôt dans la matinée—Powys aimait les longues promenades—il semblait avoir dans ses poches une inépuisable provision de billets et de pièces de monnaie qu'il glissait dans la main des vagabonds, des gitans et des bergers qui visiblement avaient gagné sa pleine confiance. Dans une main il tenait un bâton noueux.

John Cowper Powys est intoxiqué de littérature de façon chronique. Il lit avec voracité mais non sans discernement. Presque toutes les pages d'*Autobiographie* résonnent d'échos littéraires. Pourtant, lorsqu'il s'agit de sa propre personne il n'en tient pas moins à se présenter sous les traits d'un "charlatan". Pour lui comme pour Nietzsche, c'est un titre honorifique qu'il

---

<sup>12</sup> Ibid., p.217

oppose à tous les philistins érudits pointilleux et ultra-raffinés. Tel que Powys le voit,

le charlatanisme, du moins la variété que je cultive de ce produit mal vu, consiste à être transporté d'un tel enthousiasme devant les côtés les plus simples, les plus généraux de ce qu'il peut y avoir de passionnant dans la nature, les livres, l'Histoire, la psychologie, que *sans prendre le temps* de vérifier les détails, ou d'avoir recours à l'érudition, on se fie tout juste à son propre goût, à son parti pris, à son imagination, à son inspiration, on s'abandonne tout entier au plaisir de s'enchanter de ce que l'on voit et de ce que l'on éprouve.<sup>13</sup>

La voie que choisit Powys est celle de Goethe, de Nietzsche, de William Hazlitt et de Heinrich Heine. Malgré la plus complète différence quant à leur façon de s'exprimer, il a plusieurs points en commun avec un solitaire suédois tel que Vilhelm Ekelund<sup>14</sup>. Le savoir, la joie et le ravissement au contact de la littérature et de l'art, sont toujours plus importants, plus fondamentaux que les brefs regards timorés lancés par de secs théoriciens sur ce qui est jugé comme correct et accepté.

Des professionnels qui suivent une voie contraire, Powys dit :

[ils] n'osent même pas *ressentir* une réaction devant quoi que ce soit de merveilleux ou de magique dans l'Art et dans la Nature sans être sûrs de toute l'information disponible et sans se féliciter de leurs créances d'initiés et des documents qui justifient leur expertise.<sup>15</sup>

John Cowper Powys reste imperturbablement indépendant et obstinément inébranlable, d'une façon singulièrement stimulante. C'est un libre-penseur. Il trace son propre chemin. En outre il a un fonds de lecture incroyablement vaste, mais son style et son tempérament de narrateur sont originaux et uniques, indiscutablement powysiens. La faculté qu'il a de se voir comme de l'extérieur, sûrement acquise avec peine, par une intense introspection au prix d'une souffrance mentale, s'exprime au travers d'une ironie contagieuse et d'un humour irrépressible.

En même temps, cohérent avec lui-même, il va à contre-courant. Il ne reconnaît aucune autorité. C'est son goût et son jugement, et rien d'autre, qui décident de l'estime à accorder à un écrivain ou à un artiste. Entêté, obstiné, il se met en travers, dans chaque période de sa vie il trouve de nouvelles manières de manifester son individualité et son indomptable indépendance. Bien qu'il se soit battu longuement avec—et contre—son obséquiosité complaisante et son désir de se voir aimé et estimé—un trait de sa personnalité qu'il dépeint avec un dégoût non dissimulé, pour ne pas dire agressif—sa passion pour la vérité finit par l'emporter.

Avec la même obstination il se range du côté des faibles, des opprimés et de ceux qu'on méprise. Les vagabonds prennent une place à part dans la conception que Powys se fait de l'homme, comme Sven Erik Täckmark le note lors de sa visite. Ils deviennent un idéal, un rêve de liberté illusoire, fondamentalement impossible.

Rien ne me remue plus profondément que ma malignité envers les gens bien constitués quand je les compare aux gens mal constitués

---

<sup>13</sup> *Autobiographie*, p.350

<sup>14</sup> Vilhelm Ekelund, (1880-1949), poète et écrivain suédois, cf 'Vilhelm Ekelund, *The Second Light* ', Cedric Hentschel, in *The Powys Review* 21, p.61.

<sup>15</sup> *Autobiographie*, p.350

écrit Powys.

Les nains, les idiots, les bossus, les dégénérés, les pauvres d'esprit, les pervers, les paranoïaques, les neurasthéniques, tous les déshérités que le monde regarde de haut, je les aime, je les respecte, je les admire et je les imite.<sup>16</sup>

Sa compassion ne se borne pas à l'humain. Il éprouve la même tendresse, douce et irrésistible devant les animaux et les plantes. Powys fut végétarien pendant la plus grande partie de sa vie, et nourrit par-dessus tout une haine intense—il n'est pas tout à fait facile de saisir pourquoi—pour la vivisection de chiens.

*Autobiographie* le montre mauvaise tête et emporté mais en même temps chaleureux et sensible. Cependant il ne tolère pas que d'aucuns montent sur leurs grands chevaux. Orgueil, mesquinerie universitaire, étroitesse d'esprit bourgeoise et tous ceux qui ont de fausses prétentions lui demeurent profondément haïssables. Powys a par conséquent des sympathies politiques proches des anarchistes et des communistes, même s'il faut le caractériser comme penseur foncièrement apolitique.

Parlant de ses premières années en Amérique, il écrit:

Mais je sympathisais sincèrement et d'instinct avec les Bolcheviks (...) Mon tempérament est d'ailleurs sans doute celui d'un Jacobin influencé par Rousseau et que de nombreuses tendances rendent plus anarchiste que marxiste.<sup>17</sup>

*Autobiographie*, j'ose m'en porter garant, est un livre qui se dérobe à toute tentative de le résumer. Franchement pantagruélique, complètement débridé, obsédé de façon désarmante par son sujet, il déborde par-dessus toutes les digues, fait sauter tous les remparts et les cadres de narration, qui fument comme un pin torturé par le vent qui passe dans la déchiqueteuse. Le style, la langue, la vigueur et la vitalité presque physiques, garantissent la stabilité du livre et font qu'on a du mal à résister à son attrait. De la façon la plus insaisissable il devient une sorte d'œuvre de fiction. La lecture d'*Autobiographie* vous donne le sentiment de lire le récit le plus vrai, le plus sincère et en tout point véritable de la vie et du comportement d'un personnage de roman exceptionnellement haut en couleur et captivant.

*Autobiographie* est à tous égards une œuvre séduisante. Le lecteur est absorbé par le texte, il est fasciné, ensorcelé, émerveillé. Certes, on pourrait dire que Powys est anormal, sans doute repoussant à plusieurs titres, monomaniacque et à tout moment au bord d'une folie galopante. Mais il est avant tout un superbe écrivain qui, avec une précision souveraine, traite sa matière de façon élégante et adroite.

*Autobiographie*—je n'exagère pas—montre que la mémoire de John Cowper Powys est aussi prodigieuse que celle de Proust, la prolixité affectée en moins, a le franc-parler du marquis de Sade sans ses préjugés obsessionnels, offre l'intimité des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau sans son auto-justification sentimentieuse et sa sentimentalité, et a la richesse détaillée de *Poésie et vérité* de Goethe sans son côté assommant et sans une trace de la suffisance du "conseiller privé".

C'est une occasion rare pour un critique de pouvoir user du mot chef-

---

<sup>16</sup> *Autobiographie*, p.463

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.472

d'œuvre en parlant d'un ouvrage littéraire. Le moment m'en est pourtant offert ici : *Autobiographie* de John Cowper Powys est incontestablement un chef-d'œuvre. Elle transmet des leçons et des expériences qui vont bien au delà de l'expérience commune. Elle est en outre extraordinairement divertissante.

Crister Enander

Crister Enander est critique littéraire freelance écrivant pour un certain nombre de journaux et magazines, essentiellement sur la poésie et la fiction, mais également sur l'histoire et la politique. Il a été responsable de la publication d'anthologies sur la littérature et la culture, et est l'auteur de *Le Grand Tour* (Text & Kultur: 2008) portant sur l'histoire culturelle de l'Europe.